Delphine NAUDIER et Brigitte ROLLET (dir.), *Genre et légitimité culturelle. Quelle reconnaissance pour les femmes ?*

Paris, L'Harmattan, 2007, 165 pages.

Cécile Dauphin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9338>

DOI : 10.4000/clio.9338

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

ISBN : 978-2-8107-974-0

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Cécile Dauphin, « Delphine NAUDIER et Brigitte ROLLET (dir.), *Genre et légitimité culturelle. Quelle reconnaissance pour les femmes ?* », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 29 | 2009, mis en ligne le 16 juin 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9338> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9338>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Delphine NAUDIER et Brigitte ROLLET (dir.), *Genre et légitimité culturelle.* *Quelle reconnaissance pour les femmes ?*

Paris, L'Harmattan, 2007, 165 pages.

Cécile Dauphin

- 1 Dans la lignée des travaux issus du séminaire interdisciplinaire « Rapports sociaux de sexe dans le champ culturel », créé en 1995¹, ce recueil réunit sept articles centrés sur la question de la légitimité. Longtemps le regard porté sur la place des femmes dans la création s'est évertué à pointer l'absence de génies féminins, leurs apparitions ponctuelles et exceptionnelles, la moindre qualité de leur production sanctionnée par le déficit de postérité. Ce constat récurrent d'invisibilité bute sur les raisons d'une telle situation : « Pourquoi n'y a-t-il pas eu de grandes artistes femmes ? »². Le mérite de ce recueil est de déplacer la problématique en partant de la question de la légitimité culturelle et des modes de canonisation. Dans cette perspective, le monde artistique n'est pas seulement composé d'individualités guidées par l'amour de l'Art et le désintéressement, mais il génère et organise un système complexe de reconnaissance et de consécration. Au fil des enquêtes historiques et sociologiques présentées dans cet ouvrage, il apparaît que les instances qui fondent la légitimité d'une œuvre, et par conséquent sa visibilité, sa durée et son universalité, jouent sur les qualifications masculines et féminines des genres artistiques pour dresser l'échelle des valeurs. Ainsi, l'assignation de l'un ou l'autre sexe à une pratique et à un type de production apparaît comme le plus sûr moyen de faire perdurer la domination masculine dans la création.
- 2 Dans le domaine de la peinture, deux contributions mettent en lumière le lien serré qui s'instaure entre le fonctionnement des institutions et la hiérarchie des genres picturaux. Ainsi, pour l'Académie Royale de peinture et de sculpture (1648-1793), la volonté de se distinguer des corporations, des activités manuelles et du monde de la boutique amène les théoriciens à valoriser une peinture narrative, dite « peinture

d'histoire », et à donner la prééminence à la représentation de la figure humaine en action, ou à l'étude du nu, alors interdit aux femmes artistes, au détriment des autres genres. Plus la peinture est théorisée et valorisée, comme activité intellectuelle ou comme production du génie, plus les femmes tendent à en être exclues par un travail de « naturalisation » qui en vient à prétexter leur inaptitude à la pratique des arts. Un processus semblable est mis en œuvre par les Salons (examinés pour la période 1791-1848). Les femmes qui y sont récompensées sont en majorité des « fleuristes ». Leur présence dans cette spécialité – pourtant pratiquée par des hommes, mais à titre d'activité secondaire – s'impose au cours du siècle comme une évidence et comme un espace esthétique légitime pour elles. La peinture des fleurs se développe en marge des Beaux-Arts, dans un genre pictural finalement dévalorisé et qualifié de féminin.

- 3 Comme dans le domaine pictural, l'histoire littéraire s'accommode du hiatus manifeste qui, d'un côté, célèbre la femme dans la position de muse et d'idole et, de l'autre, accorde aux auteures une place dérisoire et proche du bannissement. Ainsi, en poésie, l'acte de création y est plus qu'ailleurs considéré comme une héroïque ou sublime exaltation phallique. Le poète enthousiaste n'a de cesse de proclamer qu'il recompose et recrée le monde et de s'enchanter de sa proximité avec le principe divin, mâle et père à l'évidence. Le mythe de l'androgynie renforce encore l'ostracisme des femmes dès lors que le poète, habité par les dieux, l'est tout autant par le féminin qu'il porte en lui.
- 4 Une approche sociologique de l'ensemble du champ littéraire suggère que les ouvrages critiques (anthologies, manuels, dictionnaires) confortent cette représentation masculine de l'acte créateur. Ils entérinent et parfois même accroissent les procédures d'effacement et de disqualification des œuvres féminines. La part des femmes est loin d'être négligeable (autour de 20% au début du XX^e siècle). La critique s'évertue à les présenter comme des rivales qui viendraient en outre brouiller les frontières dans la division des tâches. Dans ce contexte de résistance et de réprobation, les stratégies d'autolégitimation consistent à s'approprier certains genres littéraires comme le roman sentimental, certaines valeurs conservatrices de l'ordre social et sexué, telles que la sensibilité ou la religion. Ainsi la place des femmes en littérature n'apparaît négociable qu'à condition de se conformer à leur rôle maternel et domestique et de ne pas assimiler leur production à un Art désintéressé. L'évitement de lauréates par le prix Goncourt, créé en 1903 (seulement neuf auteures ont été couronnées, et après 1945) est un autre révélateur des tensions qui sous-tendent les prétentions à l'innovation, politique ou littéraire, et les logiques conservatrices du monde social. La création du Fémina, puis des Renaudot, Médicis et autres prix contribue à mettre en lumière la quantité et la valeur des œuvres de femmes au regard des critères esthétiques. Il n'en reste pas moins qu'une hiérarchie s'installe entre les divers prix. Plus le degré de reconnaissance et d'expertise des jurys est élevé, moins les femmes ont de chances d'être élues.
- 5 Une enquête sur le cinéma aboutit à des conclusions relativement similaires. La participation des femmes est évidente : non seulement quand elles occupent diverses fonctions dites féminines (costumières, coiffeuses, maquilleuses, sans oublier les actrices et les scriptes) ; mais aussi en tant que réalisatrices (la France occupe le premier rang de tous les pays pour ce pourcentage). Pourtant celles-ci n'accèdent guère aux instances de légitimation. Oubliées, dépréciées, elles n'occupent que quelques lignes dans les ouvrages consacrés au cinéma. Il semble que le public qui manifeste un

intérêt certain pour les personnalités féminines peine à infléchir le jugement et les procédures des instances de légitimation.

- 6 En marge de ces enquêtes menées sur le domaine artistique, une étude sur le discours républicain de la méritocratie apporte un éclairage complémentaire. De 1880 à 1940, la fonction publique contrainte par des principes de neutralité est confrontée à des demandes récurrentes de femmes pour accéder aux domaines scolaire et professionnel. Les « pionnières » qui parviennent à pénétrer dans certains bastions (premières internes en médecine, docteurs en droit, professeures agrégées, ou encore ingénieures) créent des précédents, dont la presse féministe donne un écho complaisant tout en s'efforçant de souligner le contenu politique et universel de succès individuels. Cependant le partage du territoire, du titre, du costume provoque de vives controverses qui sont révélatrices de l'adéquation entre l'ethos professionnel et l'ethos de la virilité. Cette construction apparaît tellement ancrée dans l'imaginaire que toute demande féminine de participation est perçue comme une usurpation, et plus encore comme une transgression sexuelle, perdant ainsi toute légitimité.
- 7 Sans prétendre à l'exhaustivité, ce recueil pose, avec le thème de la légitimité, une pièce maîtresse dans le puzzle de l'histoire culturelle. La prise en compte du sexe des praticiens, des œuvres et des imaginaires révèle les lignes de force qui décident de la valeur, de la durée et de l'universalité d'une production artistique. Dans le monde de l'art comme dans la sphère sociale, l'« arrangement des sexes » tend à évacuer les femmes des lieux de consécration et de mémoire en jouant, selon les contextes historiques, sur la définition des genres artistiques et des frontières stylistiques.

NOTES

1. Animé par Geneviève Sellier (1995-2005), Odile Krakovitch (1995-2000) et Éliane Viennot (2000-2005), ce séminaire d'abord hébergé à l'Université de Saint-Quentin en Yvelines a été repris depuis 2005 par Delphine Naudier et Brigitte Rollet et se tient à l'ULIP (University of London Institute in Paris).

2. Linda Nochlin, *Femmes, art et pouvoir*, trad. de l'anglais d'O. Bonis, Nîmes, J. Chambon, 1993.